

TUNIS

ARCHITECTURES 1860-1960

Sous la direction de Juliette Hueber et de Claudine Piaton

Photographies d'Arnaud du Boistesselin

Sous la direction de Juliette Hueber et de Claudine Piaton

Photographies contemporaines

Arnaud du Boistesselin

Textes introductifs

Mercedes Volait
Leïla Ammar
Christophe Giudice
Ahmed Zaouche
Ettore Sessa

Notices

Chacha Atallah [CA]
Marie-Laure Crosnier Leconte (MLCL)
Christophe Giudice [CG]
Dominique Jarassé [DJ]
Saloua Ouergemmi [SO]
Iness Ouertani [IO]
Ahmed Zaouche [AZ]

et l'équipe d'InVisu (CNRS - INHA) [IV]

Maryse Bideault
Juliette Hueber
Delphine Morel-Vacher
Claudine Piaton

Cet ouvrage a été réalisé avec le soutien
du Centre national du livre
(Librairie de l'architecture et de la ville)



Institut
national
d'histoire
de l'art

INHA



USR 3183
CNRS
INHA
L'Observatoire national de la ville
et de l'habitat de Paris
Observatoire de l'architecture, de la ville et de l'habitat

→ 8

Avant-propos

Mercedes Volait

→ 13

Tunis 1860-1880.

La naissance de la ville neuve
et de nouvelles formes architecturales

Leïla Ammar

→ 27

Découverte architecturale et urbanistique
du Tunis colonial

Christophe Giudice

→ 41

L'aventure arabisante en Tunisie :
de la fin du XIX^e siècle à la Reconstruction

Ahmed Zaouche

→ 51

Architectures des Italiens
à l'époque du Protectorat français

Ettore Sessa

63 ←

Promenades architecturales

65 ←

Arabisation

97 ←

Art nouveau

111 ←

Éclectisme

143 ←

Art déco

191 ←

Modernisme

199 ←

Lieux de culte

223 ←

Répertoire des architectes

235 ←

Bibliographie

241 ←

Cartes des promenades

251 ←

Glossaire

→ **Ettore Sessa**

Architectures des Italiens à l'époque du Protectorat français

(traduit de l'italien par Maryse Bideault)

L'apport des Italiens au « nouveau » visage de la Tunisie sous le Protectorat français a indubitablement trouvé son expression la plus tangible dans le domaine de la construction¹.

C'est à Tunis surtout, et ce jusqu'au début des années 1940, que le phénomène s'est manifesté, avec une acuité et une visibilité particulières, dans le cadre des transformations urbaines opérées par les techniciens du Génie militaire français à partir de la fin du XIX^e siècle. L'inscription dans l'époque contemporaine de la forme urbaine de Tunis débutait alors.

En l'espace de cinquante ans, entrepreneurs, architectes et décorateurs italiens nés en Tunisie, arrivés d'Italie, ou plus rarement, venus de la colonie italienne de Libye (c'est le cas, parmi d'autres, de l'architecte Remo Radicioni), ont bâti la plupart des îlots du plan en damier², ordonné autour de la promenade de la Marine.

Un nombre important d'édifices, immeubles collectifs, maisons individuelles ou bien encore bâtiments officiels, construits principalement au cours de la seconde étape de croissance de la ville, entre 1920 et 1940, affichent ainsi la signature d'Italiens. Jusqu'en 1922, ceux-ci n'avaient participé que discrètement à la construction de la ville moderne, avec les réalisations modestes, encore que non négligeables, de personnalités aussi diverses que Salvatore Aghilone, Paolo Barbera, Angelo Bellia, Giuseppe Antonio Brignone, Salvatore Desiato, Vito Mario Giglio, Leonardo Grammatico, Giuseppe Riccobono, Ettore Tobia. Mais c'est l'empreinte, parfois manifeste, des maîtres d'œuvre italiens dans la définition moderne de la ville entre les deux guerres qui atteste de l'affirmation de cette communauté dans l'activité prestigieuse qu'est la création architecturale. Certains de ses membres ont montré qu'ils pouvaient rivaliser avec la production des architectes français René Audineau et Victor Valensi, alors deux des protagonistes les plus doués du renouveau architectural de la ville.

Les architectures des Italiens prennent en compte, non sans une certaine originalité, le poids de la culture architecturale française en l'adaptant aux nouvelles exigences de l'industrie du bâtiment dans des zones urbaines soumises à une croissance rapide. Dans la plupart des cas, persiste la tendance à doser, en proportions variables, les connotations les plus explicites de source française avec la rationalité méditerranéenne que la presse pro-fasciste italienne de Tunisie (voir par exemple le cas du journal *Italiani di Tunisia*³) voulait exalter comme étant révélatrice d'une matrice « implicitement » italienne.

À partir des années 1930, les architectes italiens les plus importants de Tunisie s'affirment sur la scène urbaine dans des lieux stratégiques et prestigieux, et leurs réalisations se placent sur un autre plan que des œuvres antérieures comme celles de Salvatore Desiato, un des plus importants architectes de la période Art nouveau dans la première moitié des années 1910.

Origines de la communauté italienne

La communauté italienne peut se prévaloir d'un rôle de tout premier plan dans l'économie du Protectorat et dans la physionomie toute européenne alors donnée à Tunis. Entre la fin de la Première Guerre mondiale et le début des années 1930, on recense, dans l'ensemble du Protectorat français, 94 300 citoyens italiens, pour atteindre la centaine de mille dans la seconde moitié de la décennie⁴.

Il s'agissait de Siciliens pour 70 % d'entre eux, concentrés à La Goulette et dans la ville même de Tunis. La capitale a vu fleurir une véritable colonie d'insulaires à laquelle fut identifié, à partir de 1897, tout un quartier situé à l'abri du port qui prit le nom de « Petite Sicile ». Il faut également souligner qu'au nombre des quelque 100 000 Français présents, on comptait aussi les « naturalisés », en grande partie des Italiens qui avaient été poussés à changer de nationalité en raison des lois restrictives instaurées à l'égard des étrangers⁵.

Bien avant que les Italiens figurent au sommet des statistiques relatives aux émigrants européens à la fin du XIX^e siècle, il y eut une immigration substantielle de travailleurs et de petits entrepreneurs qu'avaient précédée de nombreux exilés ou encore des intellectuels – Garibaldi lui-même se réfugia à Tunis –, dont beaucoup étaient originaires de Livourne, et souvent de confession israélite. Parmi ceux-ci, le peintre et écrivain Luigi Calligaris, le baron Giacomo Castelnovo (devenu médecin attitré d'Ahmed Bey après l'avoir été de Victor-Emmanuel II de Savoie) ou encore l'entrepreneur Giulio Finzi qui, après l'échec des mouvements carbonaristes, se réfugia à Tunis où il ouvrit en 1829 la première imprimerie privée de la Régence. Par ailleurs, fut fondée à Tunis, en 1861, une des quatre loges maçonniques italiennes d'Afrique du Nord (les deux autres l'ayant été à Alexandrie et la troisième au Caire⁶); la loge de Tunis, en relation étroite avec celles de Livourne et de Messine, fut une des premières créées tout de suite après l'Unité italienne et a joué un rôle non négligeable dans la politique de rapprochement entre la Régence et le nouveau Royaume d'Italie, de même qu'elle accueillit en son sein, comme cela est habituel, un grand nombre de maîtres d'œuvre et d'architectes.

Mais une fois l'autorité française ancrée, entre 1884 et 1901, la communauté italienne se vit progressivement ravir ses privilèges. Les juridictions consulaires supprimées, l'administration française étendit le programme des limitations à d'autres domaines comme celui des marchés publics dont furent exclues les entreprises de construction des Italiens⁷, à quelques rares exceptions comme celles du Piémontais Giuseppe Rey et du Sicilien Giuseppe Di Vittorio.



IMMEUBLE ABITA. À L'ARRIÈRE-PLAN, PREMIÈRES CONSTRUCTIONS DU QUARTIER DE LA PETITE SICILE.

La place des entrepreneurs en construction

Giuseppe Rey et Giuseppe Di Vittorio furent les véritables initiateurs du renouveau de l'activité de construction des Italiens à Tunis.

Le premier, appelé en Tunisie à partir de 1836 pour diriger les travaux d'achèvement et de décoration de l'extension du palais du Bardo, se voit élevé à la fonction d'intendant des bâtiments beylicaux. Il s'affirme auprès des commanditaires de la haute société tunisoise comme un architecte et un décorateur prestigieux et assoit ainsi le phénoménal succès de l'entreprise dirigée par son fils Luigi qui obtiendra quelques-unes des plus importantes commandes institutionnelles du Protectorat : en 1890, les deux pavillons latéraux de la Résidence générale de France ; en 1906, l'agrandissement de l'abattoir municipal construit en 1887 à Montfleury, avec ses trois « quartiers » bien distincts de pavillons répondant aux rites d'abattage des trois religions monothéistes⁸ ; en 1900-1906, sur un projet de Jean-Émile Resplandy, le « complexe municipal » de l'avenue Habib-Bourguiba (ancienne avenue Jules-Ferry) ou encore le casino-restaurant du parc du Belvédère.

Le second, l'entrepreneur Giuseppe Di Vittorio, arrivé en 1882 de Termini Imerese, province de Palerme, s'impose très vite par ses surprenantes capacités d'organisation,

par ses compétences techniques et par sa compétitivité économique mises en œuvre dans la réalisation de nouvelles artères (la rue des Tanneurs, la rue Saint-Charles) et d'infrastructures urbaines comme la Bab el-Khadra (qu'il agrandit) et le Grand Bazar arabe, en 1906. À l'instar des meilleurs maîtres d'œuvre italiens de Tunisie, Rey et Di Vittorio se sont souvent, quoique non officiellement, occupés à la fois de la conception et de la construction d'ouvrages, avant tout destinés à une clientèle privée. Avec la commande publique, ils se sont assurés charges et distinctions honorifiques comme le titre de « chevalier-officier de l'ordre de Nichan Iftikhar » conféré par le bey ou encore la croix de chevalier de l'ordre de la Couronne d'Italie dont Rey fut décoré.

Rey et Di Vittorio sont certainement des cas exemplaires, mais non singuliers, d'acteurs italiens de la construction de la Tunisie moderne. Au nombre des entrepreneurs en construction récipiendaires du Nichan Iftikhar on trouve également : Giuseppe Maniscalco qui, outre de nombreuses constructions publiques – aussi pour le compte du Génie militaire – dans diverses localités de la Régence (Bizerte, Goubellat, Kef, Souk El Dhemira), réalisa à Tunis les entrées monumentales du parc du Belvédère et les immeubles Ribet de l'avenue Habib-Bourguiba ; Nicosio Vivona qui, également actif à Bizerte, Ferryville, La Goulette et Gardimaou, bâtit à Tunis le siège de la Direction générale des finances et le bureau de postes de Bab Souika suivant un projet de l'architecte Raphaël Guy ; Giuseppe Abita, entrepreneur mais aussi architecte, qui, au tournant du siècle, est un des représentants majeurs de l'industrie du bâtiment tunisienne. Déjà fort apprécié en tant que décorateur, il devint, peu après son arrivée à Tunis en 1883, le constructeur de prédilection des meilleurs professionnels français du moment, parmi lesquels les architectes Paul Baron, Petrus Maillet et Jean-Émile Resplandy⁹. En cinquante ans d'une activité particulièrement intense à Tunis jusqu'au milieu des années 1920, Abita a construit, outre de nombreuses maisons de maître et résidences individuelles (dont celles destinées aux fonctionnaires français dans le quartier de Montfleury), quelque trente-quatre immeubles. En tant qu'entrepreneur adjudicataire, il réalisa, entre autres, le siège de la municipalité de l'avenue de Carthage, l'église néo-byzantine de rite grec de la rue de Rome, le siège du quotidien *La Dépêche tunisienne*.

L'influence des Italiens sur l'industrie tunisienne du bâtiment, mais aussi l'importance prise par les entrepreneurs¹⁰, iront jusqu'à influencer sur la terminologie habituelle du chantier, avec une certaine prévalence de mots empruntés au dialecte sicilien.

L'émergence des architectes

Si le Politeama Rossini, lieu de rendez-vous sur l'avenue Habib-Bourguiba, voulu et commandité par des Italiens, fut réalisé entre 1890 et 1903 par Rey et Di Vittorio sur un projet du Français Paul Baron, à partir de la fin du XIX^e siècle les Italiens vont commencer à travailler en collaboration avec les architectes de leur propre communauté. Au crépuscule de la Belle Époque, les expressions formelles des architectures des Italiens de Tunisie suivent les tendances les plus diverses, avec des substrats communs. Entre le dernier quart du XIX^e siècle et les deux premières décennies du XX^e siècle, se succèdent une veine uniforme éclectique d'italianismes néorenaissants et un Art nouveau exubérant et provincial, d'émanation toute française. Le premier de ces deux courants stylistiques réunit les premières œuvres projetées puis réalisées par Giuseppe Abita, par Giuseppe Di Vittorio et par Luigi Rey, de nombreuses maisons particulières et immeubles locatifs le long de l'avenue Habib-Bourguiba et des rues d'Angleterre, du Maroc et d'Autriche. Il s'agit d'un vaste courant, demeuré anonyme, fait d'édifices conventionnels qui, avec leur gabarit homogène, ont contribué à la création de la physionomie fin XIX^e de Tunis : des édifices résidentiels sobres, enduits de blanc et avec des éléments architectoniques en pierre d'un classicisme emprunté aux traités, à l'image de l'immeuble Kheïreddine situé sur la place du Tribunal dans la Médina, et du Dar Baccouche, en bordure de cette même Médina. À cette veine appartient aussi le premier ensemble de l'hôpital italien situé sur la colline de Djebila, construit sur un projet d'Antonio Costantino et qui fut l'orgueil de la communauté (longtemps les médecins en activité dans le Protectorat ont été majoritairement italiens). Malgré la sensibilité des Italiens d'origine envers un éclectisme tardif ou bien les premiers signes modernistes (voir les œuvres de Benito Barsotti et de Salvatore Desiato), ce sont bien, durant cette période, les modes français, même adaptés à une base génériquement « méditerranéenne », qui prévalèrent.

Toutefois ce fond tend à se confiner dans les « arabisances »¹¹, alors si en vogue dans le milieu de l'architecture coloniale officielle du Maghreb français, récurrentes même dans certaines demeures recherchées de Victor Valensi. En dehors de la Manufacture des tabacs et de quelques autres réalisations publiques des Rey et de Di Vittorio, il existe peu d'exemples d'édifices bâtis par des Italiens dans le goût « arabisant ». L'énorme Palais arabe, construit au début du XIX^e siècle dans la rue de Rome par Giuseppe Abita comme magasin de vente, atelier et immeuble locatif pour les frères Eugenio et Alfredo Coen, ou bien encore la villa Menabrea, au néomauresque maniéré, construite en 1906 par Giuseppe Di Vittorio, ne sont que des « arabisances » de surface ; celles-ci relèvent de la même catégorie d'hybridations, tout compte fait plaisantes, que la vêtue Art nouveau de l'immeuble De Guidi dans la rue Charles-de-Gaulle, ancienne rue d'Italie (1903-1906).

C'est en effet surtout l'Art nouveau, assimilé grâce à la circulation des répertoires décoratifs publiés en France, qui connote des quartiers aux constructions enduites d'ocre ou de blanc et ornées d'éléments stucqués. De tels immeubles ont été construits par Abita et par d'autres bâtisseurs « formés au goût du jour nouveau » sur la vague des conceptions esthétiques introduites par l'architecte français Jean-Émile Resplandy. Dans cette production se distinguent quelques constructions réalisées entre 1906 et 1920 par Giuseppe Abita, Pietro Brignone, Edmondo Bocchieri, A. Pavia et Francesco Marcenaro.

Les trois temps de l'Art déco tunisien

Dans l'entre-deux-guerres, la place des Italiens en tant qu'architectes a une portée bien différentes, et les œuvres qu'ils projettent commencent à apparaître sous une lumière nouvelle. Dès 1923, on assiste en effet à une amélioration du statut juridique des Italiens de Tunisie (retombée de l'alliance entre la France et l'Italie au cours de la Première Guerre mondiale) et à un surprenant bond socio-économique d'une partie importante de la communauté. Par ailleurs, la politique extérieure du nouvel État fasciste fait sentir à la communauté le resserrement des liens avec l'Italie, en dépit de l'augmentation du nombre des exilés opposants au régime et de l'émergence d'une dissidence dans le milieu artistique qui, dans les années 1930, vivra une extraordinaire saison culturelle¹².

Dans cette première phase Art déco des années 1920, au nombre des architectes qui, animés d'un léger syncrétisme lui-même corrigé par le traditionalisme des règles de composition, ont tenté de tirer les formules stylistiques ancrées, quoique modernistes, vers le goût nouveau, se remarquent les architectes Salvatore Aghilone (né à Tunis en 1895), Edmondo Boccara (né à Tunis en 1896), Mario Vito Giglio (né à Tunis en 1882 dans une famille venue d'Italie au cours du XVII^e siècle), Romeo Giudice (né à La Goulette en 1908) et le sculpteur et décorateur Guglielmo Vella.

Francesco Marcenaro, né à Tunis, signe également des œuvres dans cette veine Art déco composite tandis que celles de Giovanni Ruota, réalisées à partir des années 1930, relèvent d'une deuxième veine de l'Art déco tunisien. Celle-ci correspond à la phase la plus active de l'influence exercée par les Italiens dans la construction de Tunis et a été précédée de la dissémination, dans cette partie du Maghreb, d'architectes et d'ingénieurs venus d'Italie. Le phénomène s'insère dans les stratégies de propagande du régime fasciste auprès des communautés italiennes de l'extérieur, celle de Tunis constituant un exemple d'importance majeure dans un territoire sous domination étrangère¹³. Le regain d'activité de la Société Dante Alighieri qui occupait une place centrale dans la diffusion de la culture italienne et s'imposait comme référence identitaire, et de personnes en vue de la communauté, tel l'entrepreneur Carmelo Canino (né à Trapani en 1893), bailleur de fonds du journal *Italiani di Tunisia*, constitue des signes évidents d'une offensive propagandiste.



IMMEUBLE 61, RUE FARHAT-HACHED ET 18 BIS, RUE IBN-KHALDOUN, SALVATORE DESIATO ARCHITECTE.

Aux nombreuses réalisations d'architectes italiens de Tunisie qui se révèlent d'habiles interprètes des versions françaises de l'Art nouveau ou du goût Art déco, qu'ils fussent initialement formés en Italie, sur place ou même en France, viennent s'agréger, dans les années 1930, des réalisations, peu nombreuses mais significatives, d'architectes travaillant en Italie. Ceux-ci sont porteurs d'un message culturel tout à fait différent, qui, dans le domaine de la construction résidentielle, assigne à la « méditerranéité » des significations idéologiques, mais aussi des implications rhétoriques. Ainsi c'est à Florestano di Fausto (Ricca di Canterano 1890-Rome 1965), vétéran de l'image académique de l'italianité imposée par le régime à l'extérieur et dans les colonies du royaume¹⁴, que fut confié le projet du consulat de la rue de Russie, réalisation conduite en collaboration avec Vito Mario Giglio entre 1929 et 1933¹⁵.

Dans l'intention de relancer la vocation à l'efficacité et à la modernité dans les services publics, le régime confie en 1935 à Cesare Valle (Rome 1902-2000) le projet du nouveau bâtiment de l'hôpital Garibaldi. Agrandissement du vieux complexe hospitalier à pavillons (à l'origine appelé « Ospedale Coloniale Italiano »), ce bâtiment a été réalisé, avec la collaboration de Giuseppe Alfredo Sesta Catania (Palerme 1889-Rome 1960), dans un



PLAQUES DE L'ARCHITECTE IGNAZIO SANSONE ET DE L'ENTREPRENEUR A. PAVIA,
VILLA BEAU SITE, 51, RUE ABOU-EL-KACEM-CHEBBI (MONTFLEURY).

langage rationaliste. Une austérité que Sesta Catania repropose avec une élégance très spartiate dans les écoles Umberto-I et Principe-di-Napoli (achevées en 1935¹⁶).

Enfin il faut signaler, appartenant à la toute fin de cette deuxième phase de l'Art déco, un immeuble en copropriété, situé à l'angle des rues Ahmed-Tlili, Ali-Dargouth et du 18-janvier, construit par Quirino Riccardini en 1931-1933 et un immeuble de rapport construit par Giuseppe Antonio Brignone en 1936 au bout de la rue Kamel-Atatürk.

La troisième période de l'Art déco en Tunisie correspond à la fin des années 1930 et au début des années 1940. Du reste, une volte-face sensible s'était déjà manifestée

dans la culture du projet chez les professionnels les plus vigilants de Tunis depuis le début des années 1930 quand, à l'exemple de René Audineau, les architectes italiens les plus doués bousculent, non sans quelques hésitations, les barrières stylistiques pour formuler une veine Art déco maghrébine tout à fait originale, cependant exempte de connotations arabisantes. Giovanni Ruota en est un des interprètes les plus élégants, quoique affecté de tournures calligraphiques formalistes. Partageant avec lui le succès de la nouvelle formule de l'Art déco tardif tunisois, on trouve quelques-uns des véritables protagonistes de l'ultime période de l'architecture des Italiens de Tunis : Salvatore Aghilone, les frères Benito et Hilaire Maxime Barsotti, Giuseppe Antonio Brignone, Francesco Marcenaro, Remo Radicioni, Vito Silvia. Ce dernier, auteur d'un vocabulaire stylistique qui fit fortune, décliné par lui et répété par d'autres dans d'innombrables variantes, partage avec Aghilone le succès de formules architectoniques à la mise en œuvre aisée. Loin du maniérisme d'architectures ostensiblement Art déco comme la villa Zirah de J. A. Neri de 1941-1942, les meilleures réalisations de Silvia et Aghilone témoignent d'un très grand respect du ton des œuvres de Marcenaro ou encore du caractère des édifices construits par Remo Radicioni (exilé en Tunisie après un passage aventureux dans les troupes coloniales de Libye, et, dans un second temps, acquis au fascisme¹⁷).

Vito Silvia se révéla, dans ses façades, brillant orchestrateur de virtuosités volumétriques, comme en témoignent particulièrement les immeubles du quartier Lafayette à l'ouest de la synagogue et enfin dans la très académique maison Mineo construite en 1941 dans la rue Djebel-Bargou. En revanche, Salvatore Aghilone¹⁸ se montra habile compositeur de façades rythmées de contrepoints plastiques, un mode de composition qui atteint son apogée dans l'ensemble de trois immeubles au 41 de la rue de Palestine, construits en 1937-1938, mais qui se manifeste aussi dans des édifices plus modestes comme les petits immeubles alignés le long de la rue du Canada en 1941. Ce type de composition se retrouve aussi dans le formalisme structuraliste du « Colisée », ensemble construit à l'initiative de Carmelo Canino, sur l'avenue Habib-Bourguiba en 1931-1933 et qui réunit habitations, commerces et activités de loisirs. Leurs réalisations, dans la seconde moitié des années 1930, indiquent alors deux modes dichotomiques, mais parallèles, de maturation avancée d'une veine Art déco désormais autochtone, pour laquelle le qualificatif de « colonial » est totalement inapproprié. Cette génération d'Italiens de Tunisie considérait appartenir complètement au lieu où elle exerçait.

Malgré ce sentiment, les événements postérieurs au 11 novembre 1942, date à laquelle les territoires jusqu'alors sous le contrôle de la République de Vichy, dont le Maghreb, furent occupés par les troupes italo-allemandes, sonnent le glas de la

communauté italienne de Tunis. Dans le climat désormais hostile de l'après-guerre, on assiste, de la part du Protectorat, à un changement d'attitude qui aboutira à une réduction du nombre d'Italiens sur le sol tunisien. Si l'on peut encore noter l'activité de quelques architectes italiens, parmi lesquels Andrea Zavitteri, ce qui reste de la communauté italienne de Tunis ne participera plus à la transformation urbaine de l'après-guerre.

1. Sur l'histoire, ainsi que sur le rôle économique et culturel de la communauté italienne de Tunisie, voir la bibliographie citée dans E. Sessa, *Architetti, ingegneri, decoratori e costruttori italiani in Tunisia*, Grafill, Palerme, 2008 (Architettura e storia ; 1), note 6, p. 79.

2. Parmi les études les plus récentes sur la production, le rôle social et les personnalités des entrepreneurs, décorateurs et architectes italiens à Tunis, voir : G. Gaggero, « Il Liberty in Tunisia », in *Metodologia della ricerca orientamenti attuali, Congresso Internazionale in onore di Eugenio Battisti*. Milano, 27-31 maggio 1991, *Arte lombarda*, 1993, 105-107, n° 2-4, p. 234-237 ; L. Quattrocchi, *L'Art nouveau à Tunis (1900-1905)*, Agence de mise en valeur du Patrimoine et de Promotion, Tunis, 1998 ; S. Finzi (dir.), *Architectures italiennes de Tunisie – Architetture italiane di Tunisia*, Finzi éditeur, Tunis, ambassade d'Italie, 2002 ; L. Ammar, *Histoire de l'architecture en Tunisie de l'Antiquité à nos jours*, ENAU, Sidi Bou Saïd, 2004 ; C. Giudice « Le Tunis des Italiens », *Qantara, Revue de l'Institut du monde arabe*, 2006, n° 58, p. 34-35 ; E. Godoli, M. Giacomelli (dir.), *Architetti e ingegneri italiani dal Levante al Magreb, 1848-1945. Repertorio biografico, bibliografico e archivistico*, Maschietto, Florence, 2005 (Archives of Italian Architecture Overseas ; 1) ; E. Sessa, *op. cit.* note 1 ; ainsi que les articles contenus dans : *The presence of Italian architects in Mediterranean countries, Proceedings of the First International Conference, Bibliotheca Alexandrina, Chatby, Alexandria, November 15th-16th, 2007*, Maschietto, Florence, 2008 (Archives of Italian Architecture Overseas ; 2).

3. La presse locale de langue italienne comptait d'innombrables titres, progressistes pour la plupart et impliqués, jusqu'à la fin des années 1880, dans la protection des droits des travailleurs. Certains de ces journaux furent particulièrement actifs et eurent une longue parution comme *L'Unione*, publié dès les premières années du Protectorat, *Il Lavoratore Italiano di Tunisia*, *L'Amico del Popolo*, *Il Minatore*, *Il Viticoltore*, *L'Italiano di Tunisi*, *Il Pungolo*, *Il Giornio-Periodico Liberale Indipendente*, *La Voce dell'Operaio*, et, plus précisément, *La Voce del Muratore*.

Au nombre des titres les plus lus, se trouvait *Simpatìcuni*, un journal satirique qui utilisait aussi des expressions dialectales.

4. G. Ambrosini, « Il Mediterraneo dal 1919 ad oggi. La politica delle varie potenze e il compito dell'Italia », *Gli annali dell'Africa italiana*, 1941, IV, n° 1, p. 38. Hormis la France qui compte environ 962 000 Italiens, la Tunisie, d'après le recensement de 1937-1938, apparaît, en Méditerranée, comme le pays qui possède la plus forte communauté d'immigrants italiens, deux fois plus que l'Égypte (60 000), suivi par l'Algérie (28 588), la Yougoslavie (20 811), le Maroc (15 521), la Turquie (où se trouvait, avant le conflit italo-turc de 1911-1912 pour la conquête de la Libye, de Rhodes et du Dodécanèse, une colonie italienne particulièrement prospère dont le nombre est par la suite tombé à 14 806), Monaco (9 688), la Grèce (8 288), l'Espagne (5 000), la Palestine (1 938), la Syrie (1 156). Les données manquent sur la présence italienne à Malte alors soumise à une politique anti-italienne virulente de la part des autorités britanniques, préoccupées par les manifestations d'aspiration à l'indépendance et à la réunification à l'Italie.

5. G. Wian, *La Tunisia e gli italiani*, Radio, Trapani, 1937 ; N. Marchitto, *L'Italia in Tunisia*, Latium, Rome, 1942 ; L. Sitruk, *Dizionario enciclopedico "Il nuovissimo Melzi"*, vol. II, Parte Scientifica, Vallardi, Milan, 1951, entrée *Tunisia* ; N. Pasotti, « Italiani e Italia in Tunisia prima del protettorato francese », *Edizioni Corriere di Tunisi*, Tunisi, 1964. Les Italiens résidaient surtout à Tunis et dans le petit port voisin de La Goulette, même si d'autres colonies s'étaient installées à Bizerte, Sousse et Sfax (centre minier qui attira de nombreux travailleurs siciliens mis au chômage par l'effondrement du monopole sicilien de l'extraction du soufre). Il existait, d'autre part, une constellation d'exploitations rurales d'Italiens (Vénitiens et Siciliens en majorité) dans les environs de Gromballia (à Khanguet-Gare, Draa ben Jouder, Bordjel-Amri, Qued el Khadra, Semech) et dans de nombreuses autres zones du Cap Bon.

6. F. Conti, *Storia della massoneria italiana. Dal Risorgimento al fascismo*, Il Mulino, Bologne, 2003 (Biblioteca storica), p. 30-33.

7. *Gli Italiani in Tunisia*, Imprimerie typo-lithographique de l'association ouvrière, Tunis, [1906 ?].

8. J. Valensi, *La municipalité de Tunis à l'exposition de Lyon*, Imprimerie F. Weber, Tunis, 1914.

9. Alex, « Una bella figura di lavoratore italiano a Tunisi : Giuseppe Abita », *Italiani di Tunisia*, anno 1, n. 3, dicembre 1934 - XIII, s. n.

10. S. Finzi (dir.), *Architectures italiennes de Tunisie...*, *op. cit.* note 2, p. 170-202.

11. Sur la diffusion du goût pour l'arabisation dans l'architecture publique de l'Afrique du Nord dans les premières décennies du xx^e siècle voir : J. Valensi, *op. cit.* note 8 ; V. Valensi, *L'Habitation tunisienne*, C. Massin et cie, Paris, 1923 (Collection de l'art régional) ; G. Eloy, *La Ville de Tunis à l'Exposition coloniale internationale de 1931*, Imprimerie Ch. Weber & Cie, Tunis, 1931 ; F. Béguin, *Arabisations. Décor architectural et tracé urbain en Afrique du Nord, 1830-1950*, Dunod, Paris, 1983 (Espace et architecture).

12. Sur l'histoire des peintres et des sculpteurs italiens de Tunisie et plus particulièrement en ce qui concerne leurs relations avec des groupes des avant-gardes françaises et italiennes dans les années 1920 et 1930 voir : S. Finzi (dir.), *Peintres italiens de Tunisie - Pittori italiani di Tunisia*, Finzi éditeur, Tunis, 2000.

13. R. H. Rainero, *Les Italiens dans la Tunisie contemporaine*, Publisud, Paris, 2002 (L'Europe au fil des siècles), p. 147-163.

14. G. Miano, « F. Di Fausto, M. Bega et la Regia Legazione d'Italia au Caire », in M. Volait (dir.), *Le Caire-Alexandrie. Architectures européennes, 1850-1950*, Institut français d'archéologie orientale, Le Caire, 2004, p. 57-63 ; M. C. Migliaccio, « Di Fausto Florestano », in E. Godoli, M. Giacomelli (dir.), *Architetti...*, *op. cit.* note 2, p. 143-174 ; B. Gravagnuolo, *Florestano Di Fausto's Libyan Pavilion as a model of Italian architecture overseas*, M. C. Migliaccio, « Florestano Di Fausto's plans »..., in *The presence of Italian architects ...*, *op. cit.* note 2, p. 12-21 ; p. 22-37.

15. E. Mauro, *Il contributo degli architetti e dei costruttori italiani ...*, in E. Sessa, *op. cit.* note 1, p. 125-150.

16. « La scuola "Umberto I" di Tunisi », *Italiani di Tunisia*, 2, 19, 1935 ; « La scuola "Principe di Napoli" di Tunisi », in *Italiani di Tunisia*, 2, 20, 1935.

17. E. Godoli, « Radicioni Remo », in E. Godoli, M. Giacomelli (dir.), *Architetti ...*, *op. cit.* note 2, p. 296-297.

18. A. Salmieri, « Aghilone Salvatore », in S. Finzi (dir.), *Architectures italiennes de Tunisie ...*, *op. cit.* note 2, p. 172.